



Jacques Cartier va à Hochelaga...

Gérard Malchelosse

Number 21, 1956

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1079985ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1079985ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (print)

1920-437X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Malchelosse, G. (1956). Jacques Cartier va à Hochelaga... *Les Cahiers des Dix*, (21), 31–53. <https://doi.org/10.7202/1079985ar>

Jacques Cartier va à Hochelaga...

Par GÉRARD MALCHELOSSE

Le site de Montréal nous est bien connu. Il a été révélé au monde, d'abord par Jacques Cartier, puis par Samuel de Champlain. A l'un et à l'autre nous devons les premières appellations topographiques qui figurent aux plans et cartes de la métropole. L'objet du présent article est de rappeler ces premières visites dans nos parages.

Jacques Cartier

Un mot d'abord sur celui que l'on considère comme le découvreur du Canada, Jacques Cartier, originaire de Saint-Malo, « beau port de mer, » célèbre navigateur breton, interprète, capitaine, maître pilote de François Ier, roi de France.

Né en 1491 — non pas le 31 décembre 1494,* comme l'ont dit Margry, HARRISSE et tant d'autres — sa jeunesse se passa sur les grèves et dans les eaux du port de sa ville natale. Mousse, puis matelot, il accomplit, vers sa vingtième année, le périlleux voyage de Terre-Neuve avec des Malouins qui fréquentaient ces lieux pour la pêche à la morue. En 1523-1524, il est de celui de Jean Verrazano ⁽¹⁾ qui longe le littoral américain, en remontant de la Floride à la terre des Bretons (Cap-Breton). Peu à peu Cartier étudie l'art nautique de son époque. Devenu maître pilote, puis capitaine de vaisseau, il fait des excursions au Brésil avec des Portugais, ce qui le passionne pour les découvertes.

La liberté des mers pour tous, la compétition des armateurs, la course des navigateurs européens vers l'inconnu des Indes Occidentales, l'ambition de trouver le « passage » au Cathay, et peut-être aussi la jalousie contre son rival Charles-Quint, sont les causes qui décident François Ier à confier à Cartier l'entreprise d'aller à « certaines îles et pays, » où l'on croyait trouver « grande quantité d'or et autres riches choses, » — un nouveau Pérou ou un nouveau Mexique ?

* La date admise est le 31 déc. 1494. Jouon des Longrais a prouvé que la naissance de Cartier doit se placer entre le 7 juin et le 23 déc. 1491. (*Jacques Cartier, Documents nouveaux*, Paris, 1888, pp. 5-7).

(1) Gustave Lanctot, dans *Canadian Historical Review*, sept. 1944, pp. 233-245.

Premier voyage

Le premier voyage de Cartier, au nom du roi, l'amena à faire la découverte du Canada, en 1534. Cette année, le 20 avril, il fait voile du port de Saint-Malo. Ses instructions sont de tenter de découvrir, dans une direction nord-ouest, un passage navigable qui le conduirait aux Indes Occidentales, que la croyance populaire peuplait de richesses fabuleuses.

Cartier quitte donc Saint-Malo avec deux petits navires, de soixante tonneaux, montés par un équipage de soixante-un hommes résolus. Un vent favorable pousse rapidement l'expédition vers les côtes canadiennes. Le 10 mai Cartier est déjà au cap Bonavista (Terre-Neuve) où il commence l'exploration de la côte est de l'île. Le 27, il entre dans le détroit de Belle-Isle — que Verrazano n'avait pu rencontrer en suivant les côtes orientales de l'Amérique — et reconnaît ainsi l'insularité de Terre-Neuve que tous les géographes avaient jusqu'alors rattachée au continent. C'est la première découverte du Malouin. Il explore ensuite les deux rives du détroit, la côte occidentale de Terre-Neuve qu'il ne cesse de côtoyer, puis les îles de Brion et de la Madeleine, les meilleures terres qu'il eût visitées, « en sorte, dit-il, qu'un champ d'icelles vaut mieux que toute la Terre-Neuve. »

De là l'explorateur cingle vers le sud, de manière à pénétrer dans le détroit de Northumberland, île du Prince-Édouard. Le 3 juillet, il entre dans une baie triangulaire de plus de dix lieues de profondeur et lui donne le nom de baie des Chaleurs, à cause de la température suffocante qu'il y endure. Il l'explore jusqu'à son extrémité où il rencontre un grand nombre de Sauvages qui le reçoivent amicalement. Reprenant sa route vers le nord, Cartier aperçoit le cap Percé; une tempête l'oblige à chercher refuge dans la baie de Honguedo (Gaspé), où le chef sauvage lui confie ses deux fils, Taignoagny et Domagaya, que Cartier emmènera en France.

C'est à Gaspé que Cartier prend officiellement possession du Canada, le 24 juillet 1534, au nom du roi de France, en érigeant une croix haute de trente pieds portant un écriteau surmonté de fleurs de lys. Ce jour-là, le Canada naissait à l'histoire. C'est la première date mémorable de nos annales.

Gaspé, d'origine micmac, veut dire bout, fin, extrémité. De fait la péninsule de Gaspé est bien à l'extrémité nord-est de la province de Québec.

Canada viendrait de Kanienda, locution algonquine qui signifie « chez nous, » ou peut-être de Kanata (ou Canata), mot iroquois qui se traduit par « cabane, » ou « amas de cabanes, » et synonyme du mot français « campement. » Le Père Paradis, O.M.I., est d'opinion que le mot Canada ne signifie rien et qu'il a été écrit par Cartier en guise de Canenda ou Kanenda, mot algonquin qui veut dire « chez nous, » ici c'est chez nous, c'est notre pays, village et environs.⁽²⁾

Le lendemain de la prise de possession, Cartier quitte la baie de Gaspé et se dirige vers l'île d'Anticosti; il en contourne la pointe orientale, puis remonte quelques lieues le chenal du nord. Il a devant lui l'estuaire du Saint-Laurent. C'est, à n'en pas douter, la route tant convoitée vers les Indes, objet de toutes les recherches des navigateurs du XVI^e siècle. Mais la saison est trop avancée pour s'y aventurer. De l'avis de son équipage, Cartier décide de retourner en France. Il traverse le détroit de Belle-Isle le 15 août, et, vingt jours après (5 septembre), il rentre à Saint-Malo, d'où il avait fait voile quatre mois et demi auparavant.

Deuxième voyage

Enthousiasmé par ce premier voyage, et de plus en plus convaincu avec les cartographes de l'époque que le Nouveau-Monde n'est qu'un prolongement de l'Asie, François Ier ordonne une nouvelle expédition pour l'année suivante.

Cartier arme trois navires: *la Grande Hermine*, de cent vingt tonneaux, *la Petite Hermine*, de quatre-vingts tonneaux, et *l'Émérillon*, de quarante tonneaux. La flottille porte cent dix hommes d'équipage. Cartier a ordre de pénétrer le plus loin possible dans l'intérieur des terres neuves. Le 19 mai, il lève l'ancre. La traversée est, cette fois, orageuse et longue. Séparés par des vents contraires, les trois navires ne se trouvent réunis que le 26 juillet au détroit de Belle-Isle, où ils se ravitaillent en eau et en bois.

Le 10 août, Cartier entre dans une « moult et grande baie, pleine d'îles et bonnes entrées, » située à la Côte-Nord, en vue de l'île d'Anticosti: il donne à cette baie le nom de Saint-Laurent. Dans la suite, ce nom s'est étendu au golfe et à tout le fleuve.

Le 15, Cartier double la pointe ouest de l'île d'Anticosti, qu'il nomme l'Assomption, où se trouvèrent une grande quantité de baleines.

⁽²⁾ *L'Action française*, 1920.

Après s'être assuré qu'il n'y avait aucun passage plus au sud,⁽⁸⁾ Cartier met le cap au nord et s'arrête aux Sept-Isles. Le 1er septembre, il est en vue de la grande rivière du Saguenay. Le 6, il est à l'île aux Coudres, et le 8, à l'île d'Orléans, qu'il nomme Bacchus, et « qui, nous dit-il, est le commencement de la terre et province de Canada. »

Il est remarquable qu'au cours de tout ce voyage Cartier ne cesse de côtoyer la rive nord du fleuve. C'est qu'il espère trouver de ce côté, vers l'ouest, un passage qui lui permettra d'atteindre le pays des Indes aux richesses fabuleuses.

Cartier arrive à Stadaconé le 14 septembre. Donnacona, seigneur du lieu, vient, en grand appareil, à la rencontre du capitaine français et, de son canot, lui fait une harangue pleine d'animation en signe de joie et de confiance.

Cartier descend dans la barque de l'Indien, lui offre ainsi qu'à sa bande du pain et du vin, et l'on se sépare en se donnant toutes les marques de la plus franche amitié. Décidé à hiverner au pays, Cartier fait entrer ses deux grands navires dans la rivière Sainte-Croix (plus tard Saint-Charles), et, avec l'*Émérillon*, s'apprête à remonter le fleuve.

Parce que en guerre avec les Iroquois, les Algonquins de Stadaconé cherchent par toute sorte de moyens à retenir Cartier chez eux. Force est à l'explorateur de partir sans guide sauvage. C'est le 19 septembre.

Des deux côtés du fleuve s'étalent « les plus belles et meilleures terres... pleines des plus beaux arbres du monde, » aux yeux de Cartier. La population hospitalière et nombreuse faisait grande pêcherie de poisson. A Achelay (Portneuf), « qui est un détroit fort dangereux à cause des pierres, » un chef sauvage fait cadeau au capitaine malouin de deux de ses enfants, un garçon et une fillette; Cartier accepte la fillette (sept ans), mais refuse le garçon, parce que trop petit (deux ou trois ans).

Du 19 au 28 septembre Cartier navigue « amont le fleuve sans perdre heure ni jour. » Il entre dans le lac Angoulême (aujourd'hui Saint-Pierre), qui se trouve si peu profond qu'on fut obligé d'y laisser l'*Émérillon* et de faire le reste du trajet sur deux petites barques munies de voiles et de rames. L'expédition est réduite à trente-trois hommes.

Aux îles du lac Saint-Pierre, quatre ou cinq branches du fleuve

(8) On sait qu'à son premier voyage, Cartier fut trompé par le mirage que voient encore parfois les marins d'aujourd'hui, entre l'île d'Anticosti et la côte gaspésienne, et qu'il crut à l'existence d'une autre baie pareille à la baie des Chaleurs, qu'il venait de quitter.

s'offrent à la vue de Cartier, mais celui-ci prend le chenal du côté nord avec ses barques.

Côtoyant toujours la rive nord, « par temps aussi beau qu'on pouvait le souhaiter, » il arrive à la hauteur de Repentigny où la rivière, que l'on connaîtra dans la suite sous le nom de « des Prairies, » entre dans le fleuve en ligne droite. A la gauche de Cartier est un archipel d'îles, couvertes d'arbres de haute futaie, qui lui dérobe la vue et l'existence de la route actuelle des navires vers Montréal.

Dans sa hâte d'arriver à Hochelaga, Cartier ne se soucie guère d'explorer l'archipel pour voir ce qu'il y a derrière ces îles, et, de même qu'il a fait à Berthier, il prend sans hésiter le chenal qui se présente à sa droite et débarque quelque part sur le bord de la rivière des Prairies.

Il ne faut pas s'étonner de la méprise de Cartier lorsqu'il s'engage, rendu au Bout-de-l'Île, dans la rivière des Prairies. Rappelons qu'en 1610, Champlain dépêchait, de l'embouchure du Richelieu où il était, une barque à la Place Royale (le futur Montréal), sous les ordres d'un M. des Prairies, qui n'avait pas encore remonté le fleuve jusque-là. Ce M. des Prairies commit lui aussi l'erreur de suivre la rive nord du fleuve et d'entrer dans un cours d'eau qui ne le conduisit pas à la Place Royale; il dut revenir à son point de départ. L'incident amusa Champlain qui baptisa cette rivière du nom de M. des Prairies.

Le 19 octobre 1917, feu Montarville Boucher de la Bruère, futur sociétaire des Dix en 1935, émettait verbalement, le premier, devant les membres de l'Antiquarian and Numismatic Society of Montréal,⁽⁴⁾ l'idée renversante que Cartier avait pris la rivière des Prairies pour atteindre Hochelaga plutôt que le chenal, du tiers moins large, entre l'île Sainte-Hélène et l'île de Montréal. Par la suite Aristide Beaugrand-Champagne, un autre des Dix en 1935, soutint avec insistance cette théorie nouvelle, dans une causerie faite devant la Société historique

⁽⁴⁾ Étaient présents: W. D. Lighthall, président, P.-O. Tremblay, M. Boucher de la Bruère, G. S. Wilson, J. C. A. Heriot, S. M. Baylis, sir John Kennedy, Dr W. H. Atherton, P.-J. L'Heureux, L.-A. Renaud, le révérend N. O. Smith, Edgar Gariépy, R. W. McLachlan, secrétaire.

Au procès-verbal inscrit aux minutes de la Société, on lit:

« Dr Atherton read a most interesting paper, claiming that the site of the landing place of Jacques Cartier was up near the foot of the Lachine rapids. There was considerable discussion after the reading of the paper, in which W. D. Lighthall, Sir John Kennedy, M. de la Bruère, S. M. Baylis and R. W. McLachlan took part.

« M. de la Bruère claiming that the landing was on the Back River, near Bordeaux, while Sir John Kennedy stoutly held that it was at Hochelaga, below the St. Mary's current, as it would not have been possible, for boats loaded as were those of Cartier, to have stemmed the current at that time of the year.

« (Signed) W. D. Lighthall, President. »

de Montréal, le 28 décembre 1921, et, depuis, en toute occasion. Contrairement à Boucher de la Bruère, qui n'a rien publié, que je sache, sur le sujet, Beaugrand-Champagne a donné, d'abord dans les *Mémoires de la Société royale du Canada*, puis dans les *Cahiers des Dix*,⁽⁵⁾ des études poussées à fond, savamment charpentées, résultat de nombreuses années de recherches laborieuses et consciencieuses, appuyées de plans dressés par lui au soutien de sa thèse.

On sait que M. Gustave Lanctot, ancien archiviste en chef aux Archives nationales, à Ottawa, a contredit cette thèse dans une réponse intitulée: « L'itinéraire de Cartier à Hochelaga, » publiée avec illustrations dans les *Mémoires de la Société royale du Canada*, en 1930, puis dans une communication présentée à la réunion annuelle de la Canadian Historical Association, en 1942.

Quoi qu'il en soit du bien fondé de la thèse de nos deux archéologues érudits des Dix, Cartier, qui n'entretenait aucun de nos préjugés, ne connaissant pas l'emplacement de la bourgade qu'il allait visiter, ne pouvait par conséquent avoir de répugnance à prendre un chemin plutôt qu'un autre.⁽⁶⁾ Fait certain, c'est au pied d'un saut que, le 2 octobre au soir, les barques de Cartier durent s'arrêter, soit à celui de Lachine, soit à celui du Récollet. Les deux sont à égale distance, environ six milles, du Mont-Royal.⁽⁷⁾

(5) « Le chemin d'Hochelaga, » *M.S.R.C.*, 1923, pp. 17-24, et « Le Chemin et l'emplacement de la bourgade d'Hochelaga, » *Les Cahiers des Dix*, 1947, no. 12, pp. 115-160.

(6) *Les Cahiers des Dix*, 1947, no. 12, p. 118.

(7) Faillon, Verreau, Atherton, Sutherland et Lanctot situent le lieu de débarquement de Cartier sur l'île de Montréal au pied des rapides de Lachine; Baxter en face de l'île des Sœurs; Bibaud, Garneau, Ferland, Sulte, Pope, Lighthall, Ganong, Massicotte, Beauchesne, Biggar et sir John Kennedy au pied du courant Sainte-Marie, vis-à-vis l'île Sainte-Hélène.

Quant à l'emplacement de la bourgade, la plupart des historiens disent, sur la foi de Dawson et de Lighthall, qu'elle était dans le quadrilatère formé par les rues Sherbrooke, Victoria, Burnside et Metcalfe, à l'endroit où furent trouvés des squelettes, des os d'animaux, des objets en os, des restes de foyers et des morceaux de poteries indiennes, en 1861. D'autres, qu'elle était sur le parc Jeanne-Mance, où coulait autrefois un ruisseau d'approvisionnement. Par ailleurs, Beaugrand-Champagne soutient l'opinion qu'elle se trouvait sur le versant nord de la montagne, probablement à Outremont.

Les trouvailles de 1861 ont été commentées dans un long et intéressant mémoire dû à la plume de J. W. Dawson, le savant principal de l'Université McGill; il fut publié dans le *Canadian Naturalist and Geologist*, en 1861, puis en brochure. Traduit en français, il parut dans le *Journal de l'Instruction publique*.

La question de l'emplacement d'Hochelaga n'a pas été tranchée, comme le prétendent Ganong et après lui Th. Beauchesne, par les recherches archéologiques de Grant, de Dawson, de Lighthall et autres en 1860-1861 — ni par celles toutes récentes de Beaugrand-Champagne.

Au pied du saut plus de mille Sauvages font à Cartier et à ses compagnons « aussi bon accueil que jamais père fit à son enfant, menant joie merveilleuse. » Cartier met pied à terre et leur distribue de petits présents. Les Indiens passent la nuit à se réjouir dans le voisinage des barques.

Le lendemain, un dimanche, 3 octobre, le capitaine malouin s'accoutre, c'est-à-dire endosse ses habits de gala, fait mettre ses gens en ordre, c'est-à-dire costumés et armés, pour aller voir la ville et la montagne proche, et cela par un chemin « aussi battu qu'il soit possible, » par belle terre pleine de chênes aussi beaux que ceux de France.

Après avoir parcouru une distance de deux lieues,⁽⁸⁾ Cartier aperçoit la bourgade, située au milieu de champs de maïs, à un quart de lieue de la montagne. La terre lui paraît bonne et fertile, les arbres majestueux.

La réception des Sauvages, faite par signes et attouchements, est des plus amicales: affluence de malades et d'infirmes, parmi lesquels un vieux chef paralysé; lecture de l'Évangile, accompagnée de signes de croix et de regards vers le ciel.

Dans son *Brief récit* Cartier nous donne la description suivante de la bourgade du pays d'Hochelaga. Nous résumons.

La ville est toute ronde, entourée d'une triple rangée de palissades, donnant à la structure l'apparence d'une pyramide. A l'intérieur, accrochés à la palissade, sont des galeries pourvues d'échelles et chargées de cailloux pour la défense en cas d'attaque.

Les pieux de la palissade ont seize pieds de haut; une seule porte, renforcée de pièces transversales, sert d'entrée à la bourgade. Celle-ci est composée d'environ cinquante cabanes, dont chacune a une longueur de cent cinquante pieds, et une largeur de quarante à quarante-cinq pieds. Ces maisons logent une population de douze à quinze cents personnes.

Les habitations, construites en bois et recouvertes d'écorce, sont divisées par des cloisons, et contiennent plusieurs familles. Au milieu de chaque chambre est un foyer, et au-dessus un grenier où l'on conserve les provisions.

Au centre de la bourgade, une place entre les maisons, spacieuse

(8) Si on compare les distances signalées dans les narrations des voyages de Cartier, on voit clairement que les mots « mille » et « lieue » sont souvent employés l'un pour l'autre. Longtemps après Cartier, Champlain écrivait de même. C'était la coutume du temps.

d'un jet de pierre en carré. C'est là que hommes, femmes et enfants en foule autour de Cartier et de ses compagnons, les examinèrent avec admiration et leur firent toutes sortes de caresses. En retour Cartier fit une large distribution de petits cadeaux, et à l'heure du départ ordonna à ses gens de « sonner les trompettes et autres instruments de musique, de quoy, dit-il, le peuple fut fort réjoui. »

Il y avait de quoi ! N'était-ce pas le premier concert en plein air exécuté par des artistes européens dans l'île de Montréal, plus de quatre siècles avant ceux de la Société des concerts symphoniques de Montréal, au chalet de la montagne ?

Comme Cartier a intérêt à s'enquérir de l'aspect du fleuve au-delà de l'endroit où ses barques durent s'arrêter, il se fait conduire au sommet de la montagne, d'où il découvre un pays sans bornes. Enchanté de la vue magnifique qu'il a devant lui, il donne à la montagne le nom de mont Royal, appellation modifiée en celle de Montréal, qui s'étendra à la ville, aussi bien qu'à l'entière étendue de l'île.

Disons ici, puisque l'occasion se présente, que le nom officiel donné au premier établissement des Français dans l'île de Montréal fut celui de Ville-Marie. Dans les actes judiciaires ou autres, ce nom se rencontre sans cesse, à partir de l'année 1642 jusqu'à l'année 1725, alors que celui de Montréal, qui ne s'appliquait qu'à l'île dans son ensemble, prend le dessus et désigne encore de nos jours notre métropole.

Résultat d'un soulèvement d'origine volcanique survenu au cours de l'ère primaire, le Mont-Royal (750 pieds) est le seul relief qui se rencontre sur l'île. Ajoutons que son altitude se compte du niveau de la mer. Beaucoup trop de gens s'imaginent que la base de la montagne est au niveau de l'avenue du Parc, d'un côté, ou du niveau du chemin Sainte-Catherine, de l'autre.

Le Mont-Royal a trois sommets qui se distinguent facilement à distance: 1° Le Mont-Royal proprement dit, illuminé le soir par la croix du Souvenir; 2° Celui qui surplombe la ville d'Outremont, séparé du premier par les cimetières; 3° Le troisième, entièrement occupé par Westmount à l'est, l'Oratoire de Saint-Joseph à l'ouest, séparé des deux autres par la route de la Côte-des-Neiges.

Des trois sommets du Mont-Royal se déroulent de splendides panoramas pour notre admiration et celle du touriste. De la terrasse de l'Observatoire, à l'est, on a une vue d'ensemble sur la métropole et le fleuve. Dans la plaine s'alignent à l'horizon sud-est les sept

sœurs du Mont-Royal, ces gracieuses hauteurs isolées qui se nomment: monts de Montarville ou de Saint-Bruno, de Belœil, de Rougemont, de Monnoir ou Johnson, d'Yamaska, de Shefford et de Brôme, avec leurs roches ignées, de même nature que celles du Mont-Royal et pénétrant le calcaire de la formation de Trenton.

Du côté opposé, c'est-à-dire à l'ouest, le paysage offre un caractère non moins accidenté et non moins pittoresque.

De l'un des sommets du Mont-Royal Cartier ne décrit que ce qu'il voit dans la direction du nord, en jetant un regard circulaire sur le panorama qui s'offre à sa vue. Il n'a pas eu le temps de parcourir en tous sens la montagne.

Que voit-il ? D'après son récit, « il y a vers le nord une rangée de montagnes qui sont est et ouest gisantes. » Ce sont les Laurentides. Entre ces montagnes et le Mont-Royal « est la plus belle terre qui soit, labourable, unie et plaine. » Par le milieu de ces terres le fleuve au-delà de l'endroit où sont les barques au pied d'un grand saut d'eau; ⁽⁹⁾ « le dit fleuve, grand, large et spacieux » qui va au sud-ouest et passe « auprès de trois belles montagnes rondes que nous voyons et estimons à environ quinze lieues de nous. »

Si Cartier a tout cela en vue en regardant vers le nord, il est évident que déjà adossé à des arbres, il a dans le dos, à six milles de distance, le pied du rapide de Lachine.

Pour Cartier qui n'a jamais connu l'insularité de notre territoire, la rivière des Prairies, c'est le fleuve.

Pourquoi ces trois adjectifs, « grand, large et spacieux » appliqués au fleuve qui va au sud-ouest et passe « auprès de trois belles montagnes rondes ? » C'est qu'il a sous les yeux, côte à côte, les eaux du lac Saint-Louis et celles du lac des Deux-Montagnes. Il prend assurément ces deux lacs pour le prolongement du fleuve.

La rivière des Prairies aux rives agrestes, en remontant sur une distance de dix milles, a une direction sud-ouest et passe près de « trois belles montagnes rondes, » estimées, dit Cartier, « à environ quinze lieues de nous. » Ces trois montagnes rondes sont autant de sommets des Deux-Montagnes en bordure du lac du même nom. En ligne droite l'église d'Oka est distante du Mont-Royal de trente-cinq milles.

⁽⁹⁾ Au pied du rapide du Crochet où, selon Beaugrand-Champagne, Cartier, venu par la rivière des Prairies, serait descendu.

Faisons l'ascension de la montagne et arrêtons-nous, soit à l'ancien observatoire de « l'élévateur » (funiculaire) disparu, en face de la rue Duluth, soit à la terrasse du chalet, soit encore à celle du Belvédère (Westmount). Regardons, de ces trois endroits, vers l'est ou vers le sud, rien de ce que nous voyons ne s'applique au récit de Cartier.

Biggar l'a constaté, il l'a même admis spontanément, par un après-midi ensoleillé de 1923 alors que, en compagnie de Beaugrand-Champagne et de moi, il parcourut du regard, du haut des trois sommets connus du Mont-Royal où nous l'avions conduit, la route suivie par Cartier en 1535 et en 1541. Après avoir admis que notre éminent collègue des Dix avait raison, Biggar s'en tint quand même à la croyance courante dans son livre intitulé: *The Voyages of Jacques Cartier*, publié l'année suivante (1924). Soit qu'il n'ait pas voulu se donner la peine d'approfondir la question textes en mains, soit qu'il ait préféré se tenir en la compagnie ou en l'autorité des historiens du passé — on n'ose pas dire qu'il ait été de mauvaise foi, — Biggar s'abstint d'entrer dans la discussion qui devait s'élever par la suite sur le sujet entre Beaugrand-Champagne et Gustave Lanctot. Et le champion de la cause nordiste ne put jamais comprendre pourquoi Biggar lui avait ainsi tourné le dos.

De l'observatoire du chalet nous avons bien, je le répète, une vue d'ensemble de la métropole et du fleuve; mais nous ne voyons pas ce dernier « grand, large et spacieux, » allant vers le sud-ouest et passant près de trois montagnes. Pour le voir de la sorte il faut aller sur le penchant ouest du Mont-Royal. De ce côté se déploie de nos jours la ville d'Outremont, avec tout ce qu'elle a de joliesse dans son apparence générale de quartier domiciliaire de bonne tenue; la nouvelle université de Montréal, l'Oratoire de Saint-Joseph, le collège de Brébeuf, l'hôpital Sainte-Justine, l'ancien Institut de Nazareth, la maison-mère et le couvent des Sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie, et au-delà de tout cela les villes de Hampstead, de Mont-Royal et de Saint-Laurent, et quantité d'autres institutions, communautés d'hommes et de femmes, en bordure de la rivière des Prairies, qui ont fuit les centres urbains pour s'installer plus largement et plus magnifiquement dans un milieu à la fois plus salubre et moins bruyant.

C'est encore de ce côté que se sont réfugiés d'autres de nos grands hôpitaux, avec ce souci louable de procurer aux malades l'air pur et

vivifiant qui descend du haut plateau des Laurentides au nord, ou du haut massif des Adirondacks au sud.

Et n'oublions pas, dans notre contemplation du grand Montréal d'aujourd'hui, de remarquer, entre Bordeaux et Ahuntsic, ce vaste bâtiment aux ailes transversales où l'on loge les moutons noirs et ceux qui font sans payer leurs emplettes.⁽¹⁰⁾

C'est de ce même point d'observation, où s'est trouvé Cartier le 3 octobre 1535, que l'on peut admirer les eaux argentées du lac Saint-Louis et suivre le cours majestueux du fleuve jusqu'à l'extrémité du lac Saint-François, ou celui de la rivière Ottawa (mieux nommé Outaouais), dont les eaux descendent des Laurentides pour se jeter dans le lac des Deux-Montagnes.

Arrivé ici le samedi soir, à cinq heures de l'après-midi, Cartier était de retour à ses barques, ancrées au rivage, le lendemain soir. Il avait pu contempler l'immense et magnifique région à l'ouest du Mont-Royal, la seule décrite dans son *Brief récit*; ce récit reste muet sur le panorama qui s'offre à la vue, soit à l'est, soit au sud du Mont-Royal.

Cartier rejoignit bientôt l'*Émérillon* et, sans plus tarder, repartit pour Stadaconé. A la hauteur des Trois-Rivières appelées par lui rivière de Fouez, il planta, le 7 octobre, sur l'île la plus rapprochée du fleuve, une grande croix aux armes de la France. Le 11, il est de retour au hâvre de la rivière Sainte-Croix (Saint-Charles), où il se hâte de préparer ses quartiers d'hiver.

Il serait revenu à Hochelaga le printemps suivant et aurait poussé plus loin ses explorations si le scorbut n'était venu décimer ses équipages au cours de l'hiver. Il dût reprendre la mer pour retourner en France, où il rentra à Saint-Malo le 6 juillet 1536. Le passage vers le Cathay, par le Saint-Laurent, s'était avéré un mythe. Le Canada n'était pas l'extrémité orientale de la Chine ou de l'Asie.

Mais ce voyage de Cartier dans nos parages, en 1535, eut par contre l'excellent résultat d'établir les droits imprescriptibles de la France sur la plus belle vallée du Canada, et sur la plus facile voie de pénétration à travers l'Amérique du Nord. La découverte du Canada était désormais un fait accompli, et le site de notre métropole, je le répète, révélé au monde...

⁽¹⁰⁾ Bordeaux, aujourd'hui annexé à la métropole, doit son nom à un comte français, Dayeler, originaire de la ville de Bordeaux, qui, en 1879, acheta la ferme Jubinville et la subdivisa en lots à bâtir.

Troisième voyage

Nous savons que Cartier fit un troisième voyage au Canada. Nous n'ignorons pas, non plus, qu'il revint à l'île de Montréal. Parti de Saint-Malo le 23 mai 1541, avec cinq navires portant plusieurs centaines d'hommes et de la nourriture pour deux ans, il arrive, le 23 août suivant, soit après trois mois de navigation, au hâvre de Sainte-Croix (rivière Saint-Charles). Le 7 septembre, accompagné d'une suite, il quitte le Cap-Rouge, où le reste de ses hommes construiront un fort et des magasins en prévision d'y passer l'hiver. Sur deux barques il se rend à nouveau à Hochelaga, afin de reconnaître les trois sauts qui barraient la navigation à cet endroit, et dont le premier l'avait arrêté en 1535. Chemin faisant, il s'arrête à Achalay (Portneuf). Poussé par un vent favorable, il arrive le 11 au pied du saut, — que Biggar et consorts veulent à tout prix que ce soit le courant Sainte-Marie, — à deux lieues de Tutonaguy, une bourgade que Cartier n'a pas signalée dans son *Brief récit* en 1535 et qui pourrait fort bien être Hochelaga.⁽¹¹⁾ Car bien que Cartier ne mentionne pas le nom d'Hochelaga, on suppose qu'il y est allé.

La date du retour du Malouin en France en 1542 est restée inconnue.

Roberval à Hochelaga

En 1543 Roberval remontera le fleuve Saint-Laurent et viendra dans l'île de Montréal. Beaugrand-Champagne nous dit que la mappe-monde dressée en 1546 par l'abbé Pierre Desceliers « prouve hors de tout doute que Roberval est allé lui aussi au Sault-au-Récollet, » et que, « revêtu de son armure, portant panache, et la lance au poing, » il rendit visite à l'agouhana d'Hochelaga, après quoi, « s'étant trouvé arrêté par le rapide, il rebroussa chemin et chercha le passage par l'autre bras de l'unique rivière qu'il connaissait, et découvrit ainsi le rapide du Sault-Saint-Louis et, par conséquent, le cours du Saint-Laurent supérieur.

C'est donc seulement depuis ce voyage de 1543 que l'on connaît

⁽¹¹⁾ Tutonaguy et Hochelaga seraient deux noms désignant une seule et même localité. (W. F. Ganong, *M.S.R.C.*, 1934, p. 266, *Les Français en Amérique pendant la première moitié du XVIe siècle*, p. 194).

Peut-être le nom de la bourgade du pays d'Hochelaga qu'on a ensuite appelée Hochelaga. Peut-être le nom de l'agouhana.

l'existence de l'enfouchement produit par le confluent du Saint-Laurent et de la rivière des Prairies.

Champlain à l'île de Montréal

Soixante ans exactement après Roberval (1603), ce sera au tour de Samuel de Champlain de se porter par le Saint-Laurent à la recherche d'un passage vers l'ouest, et de faire une première visite à l'île de Montréal.

Parti de Honfleur le 15 mars, avec un seul vaisseau, *la Bonne Renommée*, il aborde le 24 mai à Tadoussac, où il met son navire en sûreté. Il continue son voyage amont le fleuve avec une barque à voile. Le 24 juin, il fait une courte escale à l'ancien Stadaconé, qui deviendra Québec en 1608, et le 29, jour de la saint Pierre, il entre dans le lac qui, depuis lors, porte ce nom.⁽¹²⁾ Le 1er juillet, il est en vue du Mont-Royal. Contrairement à Cartier, Champlain a cotoyé la rive sud du fleuve depuis Québec. Sa barque, poussée par un fort vent du nord-est, s'est engagée dans le chenal entre Longueuil et l'île Sainte-Hélène. Elle éprouve, raconte Champlain, beaucoup de difficulté à naviguer dans un dédal de bas-fonds, de rochers, de petites îles à fleur d'eau. Rendue à la tête de l'île Sainte-Hélène, la barque, heurtée de flanc par un fort courant, vint atterrir à une petite île toute proche d'une pointe, là même où Roberval s'était rendu au mois de juillet 1543.

Île et pointe sont aujourd'hui disparues, englobées dans les travaux d'approche du canal de Lachine. Elles portèrent pendant longtemps les noms d'île Normandin et de pointe à Callières.

Le premier séjour de Champlain ici fut de courte durée, juste le temps nécessaire pour faire une exploration par terre dans la direction des rapides de Lachine, et de constater qu'au-delà de la Place Royale le fleuve n'était pas navigable pour des barques, et que les bois, étant fort « clairs, » on y pouvait circuler facilement.

Si le fleuve n'était pas navigable pour des barques au début de juillet 1603, alors que les eaux sont hautes, il est permis de se demander s'il l'était au mois d'octobre 1535, alors que les eaux sont basses, lorsque les barques de Cartier sont sensées avoir été arrêtées, dans leur marche en avant, par les rapides de Lachine, six milles plus haut que la Place

⁽¹²⁾ C'est l'ancien lac d'Angoulême de Cartier (1535).

Royale. Retenons de plus que Champlain n'eut pas, comme Cartier, le souci de côtoyer la rive nord du fleuve.

Arrivé ici le 1er juillet, Champlain en repartait le 4 pour rejoindre son navire à Tadoussac, et de là retourner en France. En route il essaya de remonter la rivière des Iroquois, c'est-à-dire la rivière Richelieu. Il en fut empêché à la hauteur de Saint-Ours par un rapide, aujourd'hui endigué et éclusé.

Les Sauvages lui apprirent l'existence d'un petit lac dans le haut de la rivière, au pied d'un rapide — le bassin de Chambly, — et d'un plus grand, celui que Champlain explorera en l'année 1609, et auquel il donnera son nom.

De retour en France, Champlain publia la première de ses six relations de voyage. Elle est intitulée: *Des Sauvages ou Voyage de S. de Champlain, de Brouage, fait en la Nouvelle-France, en l'an 1603.*

L'année suivante, soit 1604, Champlain tentera un premier établissement de colons, celui de Port-Royal situé au fond de la baie Française ou baie de Fundy, dans la province actuelle de la Nouvelle-Écosse. En 1608, la fondation de Québec lui méritera le titre de Père de la Nouvelle-France.

En 1611, Champlain revient à Montréal et, cette fois, sa barque ne s'aventure pas dans le chenal entre Longueuil et l'île Sainte-Hélène.

Champlain explore l'île de Montréal par terre jusqu'au lac des Deux-Montagnes, et notons-le bien, dans le but de reconnaître un lieu propre à une habitation. « Je ne trouvai pas de lieu plus propre pour un établissement, dit-il, qu'un petit endroit, qui est jusqu'où les barques et chaloupes peuvent monter aisément, que j'ai nommé place Royale. »

Ainsi donc Cartier aurait pu, avec ses barques, en 1535, tout autant que Champlain en 1611, remonter sans difficulté le fleuve jusqu'à la Place Royale, soit deux milles plus haut que le courant Sainte-Marie, où tant d'historiens veulent qu'il ait atterri pour se rendre de là à la bourgade d'Hochelaga. Cartier dit expressément « premier saut d'eau, » ce qui ne peut s'appliquer en aucune façon au courant Sainte-Marie, qui n'était pas un rapide. En revanche, le saut de la Pointe-Saint-Charles l'aurait empêché de passer outre...

Et proche la dite Place Royale, continue Champlain, il y a une petite rivière qui va assez loin dans les terres. C'est la rivière Saint-Pierre, et ce petit endroit, nommé Place Royale, sera l'emplacement du

premier fort de Ville-Marie érigé par M. de Maisonneuve à la pointe à Callières.

Il convient de ne pas confondre cette première Place Royale avec la seconde qui nous est contemporaine, et dont la situation est bien connue.

Sur la Place Royale de 1611, Champlain fit construire un mur de quatre pieds d'épaisseur, de quatre pieds de hauteur, et de soixante pieds de longueur, afin de s'assurer si ce mur pourrait résister aux glaces et aux inondations du printemps. « Je l'espère, dit-il, car le terrain a douze pieds au-dessus du niveau du fleuve. » Cet espoir sera déçu puisque, plus tard, le fort de Ville-Marie croulera, à la longue, sous les assauts répétés des glaces charroyées par les inondations du printemps.

Aujourd'hui ce danger est enrayé par un mur de revêtement qui se prolonge jusqu'au-delà de Verdun, magnifique monument d'utilité publique ébauché en quelque sorte par le petit mur de 1611 érigé par Champlain.

Des souvenirs d'ordre historique heureusement moins fragiles nous restent du fondateur de la ville de Québec.

Au milieu du fleuve, déclare-t-il, « il y a une île assez spacieuse pour recevoir une bonne et forte ville, et je l'ai nommée l'île Sainte-Hélène, » sans doute en l'honneur de sa femme, Hélène Boulé, âgée de douze ans, qu'il avait épousée au mois de janvier précédent. Madame de Champlain ne vint au Canada qu'en 1620; elle n'y séjourna que quatre ans, souffrant beaucoup de son isolement, elle qui avait été élevée à Paris.

Mais revenons à « notre découvreur. »

Les premières éditions de Cartier

Les historiens nous disent que Cartier fit trois voyages au Canada: un premier en 1534, un second en 1535-1536, un troisième en 1541-1542. Le mystère entoure encore un quatrième voyage qu'il aurait accompli en 1543-1544. De ces différents voyages, du moins à coup sûr pour les trois premiers, Cartier écrivit des relations du plus haut intérêt, qui ont dû être publiées dans le temps, comme la mode le voulait.

Pour la troisième expédition nous n'avons qu'un fragment mutilé de relation, tiré d'une version anglaise, s'arrêtant à la fin de septembre

1541. Ce fragment fut publié par Hakluyt ⁽¹³⁾ qui a cherché à remplir les lacunes du récit de l'expédition de Roberval avec ce qu'il put se procurer du récit de cette dernière (jusqu'en juillet 1543), notamment avec le routier de son pilote Jean Fonteneau dit Alphonse.

Personne n'a encore osé affirmer — sauf Faribault qui le laisse à entendre dans l'avertissement de l'édition canadienne des *Voyages de Cartier*, en 1843, — que toutes les relations de Cartier ont été publiées du vivant du découvreur. Mais je ne serais pas surpris qu'un jour prochain l'on découvre quelque part — et dans la langue où elles furent d'abord écrites, en français — des exemplaires restés jusqu'ici inconnus du premier et du troisième voyages de 1534 et de 1541-1542. Il reste vraisemblable qu'on ait imprimé le manuscrit du premier voyage avant que de publier le second; or le second seul nous est parvenu et sa première édition date de 1545. Les bibliophiles ne doutent de rien. Aussi je demeure convaincu qu'au moins deux relations — la première et la seconde — ont été imprimées dès avant 1557, année de la mort de Cartier.

Dans ses « Propos d'un bibliophile, » ⁽¹⁴⁾ le doyen des Dix, M. Victor Morin, nous entretient des éditions princeps des canadians séculaires publiés à faible tirage et qui sont devenus rares. Ce qu'il dit des plus recherchés de ces ouvrages — ceux de Cartier, de Lescarbot, de Champlain, de Sagard, de La Hontan, surtout des *Relations des Jésuites* — et ce que j'ai dit moi-même ⁽¹⁵⁾ des premiers imprimés sur l'Acadie — Lescarbot, Champlain, Denys, Le Clercq, Diéreville — est d'une certaine importance bibliographique, quoique ces choses soient généralement connues des collectionneurs d'americana et de canadians.

M. Morin dit entre autres choses que la plus ancienne publication d'ouvrages relatifs au Canada est celle du deuxième voyage de Cartier en ce pays, accompli en 1535-1536, et dont la relation fut imprimée avec le privilège du roi en 1545. Sur la foi de M. d'Avezac, de Harrisse, et de Bertrand Guégan, M. Morin ajoute que l'on n'en connaît qu'un seul exemplaire, qui se trouve au British Museum de Londres. Cet imprimé rarissime, édité par Ponce Rosset dit Faucheur et Antoine Leclerc frères, qui tenaient boutique à Paris, « au second pillier, en la grande salle du Palais, & en la rue Neufve Nostredame, à l'enseigne

⁽¹³⁾ *Principal Navigations*, III, 232-242.

⁽¹⁴⁾ *Les Cahiers des Dix*, no. 18, 1953, pp. 22-23.

⁽¹⁵⁾ *Les Cahiers des Dix*, no. 19, 1954, pp. 263-286.

de l'escu de France, » a pour titre: *Brief récit, & succincte narration de la navigation faicte ès ysles de Canada, Hochelaga & Saguenay & autres, avec particulières meurs, langaige & cérémonies des habitans d'icelles; fort délectable à veoir.* C'est un petit in-8 de six cahiers, de huit feuillets de vingt-huit lignes chacun, signés A, B, C, D, E, F, foliotés 3, 3, 5, 5, 7, 7, 9 à 16, 17 à 24, 25 à 32, 33 à 40, 41 à 48.

On a cru longtemps, et maintes fois répété, que l'exemplaire du deuxième voyage de Cartier dans la Nouvelle-France en 1535-1536 ⁽¹⁶⁾ qui fait partie de la collection Grenville, au British Museum de Londres, était unique. Harrisse ne mentionne en effet que cet exemplaire. L'on sait aujourd'hui qu'il en existe un second exemplaire, relié en basane et grossièrement restauré, qui se trouve dans la collection Montbret, à la Bibliothèque de Rouen. Harrisse dit qu'en 1851, Tross acquit de M. Weiss, à Mannheim, un autre exemplaire, qui passa dans le fonds d'un libraire de Hambourg. Celui-ci le vendit à son tour à un riche Américain, mais le navire qui le transportait en Amérique périt en mer.

La bibliothèque nationale de Paris possède de ce second voyage de Cartier au Canada trois manuscrits contemporains qui, bien qu'apparemment écrits par la même main, présentent des variantes que MM. d'Avezac et de Witt ont relevées dans l'édition que la Librairie Tross donna, en 1863, du texte de Rosset (1545).

Richement relié aux armes de Charles IX, le premier de ces manuscrits, classé sous le no. 5653, qui se trouvait autrefois dans la bibliothèque royale de Fontainebleau, porte le titre: *Seconde navigation faicte par le commandement et voulloir de très pieu Roy François, premier du nom, du parachement (sic) de la descouverte des terres occidentales estant soubz le climat et parallèles des terres et Royaulme dudict Sr. et par luy précédantement y a commencées à faire découvrir.* *Icelle navigation faicte par Jacques Cartier natif de Sainct Malo de lisle en bretagne, pilote dudict Sr. en lan mil cinq cens trente six.* Ce manuscrit a cinquante-neuf feuillets, plus, en tête, trois feuillets blancs non cotés, et, à la fin, quatre feuillets blancs non cotés.

Classé sous le no. 5589, le deuxième manuscrit a le même titre et est relié en maroquin rouge, aux armes de Louis XV, filets dorés, et, comme le suivant, il a des intitulés de chapitres et une épître au roi,

(16) Payé trente sols par M. Grenville à la vente Courtenvaux, en 1783.

qu'on trouve dans l'imprimé de 1545, mais qui manquent dans le premier de ces manuscrits.

Le troisième manuscrit est désigné sous le no. 5644. Il ne porte pas de titre et est couvert d'une demi-reliure à dos de maroquin du Levant. Harrisse dit qu'il vient de la bibliothèque de Philibert de la Mare, érudit bourguignon qui mourut en 1687, laissant une précieuse bibliothèque, dont les manuscrits provenaient de Saumaise et que Louvois fit transporter, par ordre du Régent, en 1719, à la bibliothèque du roi. Ce manuscrit a les intitulés de chapitres et l'épître au roi, comme le no. 5589. La narration y est faite à la troisième personne excepté dans la dédicace au roi. C'est le texte que Lescarbot aurait reproduit avec une médiocre exactitude, par extraits détachés et dispersés dans différents endroits de son *Histoire de la Nouvelle-France*. Ternaux l'a reproduit dans ses *Archives des Voyages*, Paris, 1840-1841 (I, 117-153), avec plus de scrupule.⁽¹⁷⁾

Toutefois Faribault, qui fit œuvre de pionnier chez nous dans la formation d'une collection d'ouvrages et de documents importants relatifs à l'histoire du Canada, note de son côté: « Lescarbot nous apprend que c'est là le titre (no. 5589) que portait l'original de la relation du deuxième voyage de Cartier présenté au roi de France, écrite à la main par Belleforest, et dont le couvert (sic) était en satin bleu. Malgré toutes mes recherches, je n'ai pu trouver nulle part que cette relation ait été publiée sous le titre que je viens de citer. »⁽¹⁸⁾

Lequel des trois manuscrits du deuxième voyage de Cartier constitue l'original? Dans l'introduction de l'édition Tross, en 1863, M. d'Avezac opine que le premier de ces trois manuscrits (no. 5653) semble être l'exemplaire original destiné au roi, soit que Cartier ait été admis à le lui présenter comme le donnerait à croire Lescarbot, soit qu'il fut remis par l'amiral de Chabot, protecteur de Cartier. C'est aussi l'opinion de Léo Leymarie.⁽¹⁹⁾ Dans l'introduction de son ouvrage *The Voyages of Jacques Cartier*, Biggar, qui fut archiviste en chef du Canada en Europe, écrit: « An examination of the sources used by Marc Lescarbot for his *Histoire de la Nouvelle-France*, made by the

⁽¹⁷⁾ Harrisse, p. 4; M. d'Avezac, p. XVI.

⁽¹⁸⁾ L'érudition de Faribault est deux fois prise en défaut dans l'identification des relations du premier et du second voyages de Cartier. V. pp. 22, 23 et 24 de son *Catalogue d'ouvrages sur l'histoire de l'Amérique*.

⁽¹⁹⁾ *Le premier ouvrage français sur le Canada*, Paris, 1925, in-8, 8 p.

editor in 1599, disclosed the fact that not this manuscript (no. 5653) but no. 5589 called B. was the original. »

Des historiens de Cartier, tels Jouon de Longrais, Biggar et Cathelineau, croient que Cartier n'est pas l'auteur ni de la *Relation* ni du *Brief récit*, qui seraient plutôt dus à Jehan Poulllet qui occupa, en quelque sorte, la fonction de secrétaire de l'expédition et qui en profita pour exagérer son propre rôle.⁽²⁰⁾

Il est temps que je revienne au premier voyage de Cartier.

Les bibliographes ne sont pas d'accord sur la date de la première édition de ce voyage. Ternaux est le seul, je crois, qui mentionne une édition in-12 imprimée à Rouen en 1595 sous le titre: *Discours du Voyage aux Terres-neuves, les Canadas, etc.*, toutefois sans nous donner ni le nom de l'éditeur ni celui de l'imprimeur. « La première édition de Jacques Cartier, dit Ternaux, était déjà devenue si rare à cette époque (1595) que l'éditeur de celle-ci annonce qu'il l'a fait traduire de langue étrangère. »⁽²¹⁾

Ternaux fait sans doute allusion à la traduction italienne qui fut exécutée par Ramusio et publiée à Venise en 1556,⁽²²⁾ et reproduite dans une réimpression en 1563,⁽²³⁾ avec une traduction du deuxième voyage de Cartier en 1535-1536 et celui de Verrazano en 1524. Une traduction en langue anglaise, par John Florio, parut à Londres, en 1580,⁽²⁴⁾ puis une autre dans le recueil intitulé: *Divers Voyages touching the Discovery of America and the Islands Adjacent*, de Hakluyt, en 1582, et dans *Principal Navigations*, en 1598-1600.⁽²⁵⁾

On sait toutefois de façon certaine qu'une édition en français, sous le titre: *Discours du voyage fait par le capitaine Jaques Cartier aux Terres-Neufves de Canadas, Norembegue, Hochelaga, Labrador, & pays adjacens, ditte Nouvelle-France, avec particulières mœurs, langage, & cérémonies des habitans d'icelles, en l'an mil cinq sens*

⁽²⁰⁾ Ch.-André Julien, dans *Les Français en Amérique pendant la première moitié du XVI^e siècle*, p. 21.

⁽²¹⁾ *Bibliothèque américaine*, 1837.

⁽²²⁾ Sur les diverses éditions de ces relations, voir la bibliographie publiée par Lucien Brault, dans *B.R.H.*, déc. 1935, p. 724-735.

⁽²³⁾ Tome III de sa collection *Prima relatione di Jaques Cartier della terra nuova detta la nuova Francia*.

⁽²⁴⁾ *A shorte and briefe narration of the two Navigations and Discoveries to the Northwest partes called Newe France. Translated into English by John Florio from the Italian of Ramusio*. London, H. Bynneman, 1580.

⁽²⁵⁾ *Principal Navigations*, Londres, 1598-1600; *Early Voyages, Travels and Discoveries*, Londres, 1810; Glasgow, 12 vols. 1903-05.

trente-quatre, accompagné d'un petit lexique de la langue des Indiens, a été imprimée à Rouen en 1598, à l'imprimerie de Raphaël du Petit-Val, libraire et imprimeur du roi, à l'enseigne de l'Ange Raphaël. C'est un petit in-8 de 10-64 feuillets, publié « avec permission » et d'après un discours « écrit en langue étrangère. »

M. Morin dit qu'on n'en connaît qu'un seul exemplaire qui ait résisté aux outrages du temps. S'il faut en croire HARRISSE, il en reste deux exemplaires, l'un qui est à la Bibliothèque Sainte-Geneviève, l'autre qui est à la Bibliothèque nationale, à Paris.

La relation de ce premier voyage de Cartier fut retrouvée en 1867 à la section des manuscrits de la Bibliothèque impériale — devenue depuis la Bibliothèque nationale — par MM. Michelant et Ramé. Elle est désignée sous le no. 5, portefeuille LVII du fonds Fontette, maintenant fonds Morgan. C'est un document de dix-sept feuillets dont les douze premiers, écrits avec netteté, semblent annoncer une copie soignée, mais ensuite l'écriture devient lâche, les abréviations se multiplient et se compliquent, et la lecture cesse d'être facile pour devenir, sur la fin, d'une extrême difficulté. Cette pièce porte pour titre: *Voyage de Jacques Cartier, 1544*. Malgré cette date erronée, elle se trouva être la relation originale du premier voyage de Cartier, connu jusqu'alors seulement par des textes de seconde main. Ce précieux manuscrit a été publié par la Librairie Tross, à Paris, en 1867, sous le titre: *Relation originale du voyage de Jacques Cartier au Canada en 1534*, avec une suite de documents inédits sur Cartier et le Canada trouvés par M. Ramé, surtout dans les archives de Saint-Malo. On sait en effet que la Librairie Tross entreprit, en 1863, de réimprimer les diverses relations de Cartier.

Ce fut d'abord, en 1863, d'après l'exemplaire de Londres, alors le seul connu, une nouvelle édition « figurée » du texte original du second voyage de Cartier, publié en 1545, avec deux cartes et des documents inédits sur Cartier et le Canada, et des variantes des manuscrits de l'ancienne Bibliothèque impériale.

N'oublions pas de noter à l'honneur de la Société littéraire et historique de Québec, que vingt ans avant Tross (1843) elle avait publié en brochure, à Québec, un ensemble des récits des trois voyages de Cartier, sous le titre: *Voyages de découverte au Canada entre les années 1534 et 1542, etc.*, alors que l'on ignorait encore le manuscrit original de la *Relation* et le texte du *Brief récit*.

En 1890, Raoul de Tilly (pseudonyme de Pierre-Georges Roy) réimprima à Lévis l'édition de 1598 du premier voyage de Cartier.

En 1934, Bertrand Guégan fera de même et publiera à Paris, avec de belles reproductions tirées d'autres ouvrages, *Trois Voyages au Canada*, dans lequel il reproduira la traduction du premier voyage de Cartier éditée par Petit Val (pp. 3-23), sans se douter, apparemment, que l'original avait été découvert et publié par Tross en 1867. Pour le *Brief récit*, il donnera un texte modernisé, incomplet, fautif et suspect.

Une reproduction photomécanique conforme en format à l'original du *Brief récit* a été éditée chez Maisonneuve, à Paris, en 1936, sous le titre: *Réimpression figurée de l'édition originale de 1545*, etc.

Récemment, on vit une autre édition des trois voyages de Cartier dans un livre intitulé: *Les Français en Amérique pendant la première moitié du XVIIe siècle* (Paris, 1946), avec des annotations par Th. Beauchesne.

Nous avons vu que le titre de l'édition de 1598 présente une grande similitude avec celui de l'édition de 1595 signalée par Ternaux. Aucun exemplaire de cette présumée édition de 1595 n'est parvenu jusqu'à notre époque. Où Ternaux a-t-il puisé ce renseignement ?

C'est évidemment pour éviter toute confusion quant à l'origine du texte que l'imprimeur de l'édition de 1598, dans un avertissement au lecteur, précise que cette relation du premier voyage de Cartier, basée sur un discours « écrit en langue étrangère que j'ai fait traduire en la nostre par un de mes amis » n'est pas, comme on le pensait généralement, une traduction d'après Ramusio, mais une version prise sur un texte aujourd'hui perdu.

Cependant l'avertissement au lecteur de l'imprimeur de l'édition de 1598 ne semble pas avoir convaincu tous les érudits sur l'origine de la version de cette édition, entr'autres Biggar qui, après avoir parlé, dans son introduction à *The Voyages of Jacques Cartier*, de la découverte que fit M. Michelant, en 1867, à la Bibliothèque impériale, du manuscrit original du voyage de Cartier en 1534, poursuit: « Until then this had been known only by the translation back into French on the Italian version which Ramusio had published at Venice in 1556. This French re-translation from the Italian, which had originally appeared at Rouen in 1598, had been reprinted by M. Michelant just two years before. » (1865).

« Jusque dans ces dernières années, écrivait HARRISSE dès 1872,

nous ne connaissions les détails de ce premier voyage que par Ramusio, une version française faite d'après un discours « écrit en langue étrangère » et qu'on a longtemps pensé avoir été prise sur le texte italien de l'éditeur vénitien, et par la relation en anglais que nous devons à Richard Hakluyt. Une collation attentive des trois versions italienne, anglaise et française a démontré que les trois éditeurs avaient puisé à une source différente. » ⁽²⁶⁾

Le témoignage de Harrisse garde sa valeur. Depuis 1872, alors qu'il publia ses *Notes pour servir à l'histoire, à la bibliographie et à la cartographie de la Nouvelle-France*, aucune découverte, aucun fait additionnels ne sont venus le contredire. Son texte confirme l'avertissement au lecteur de l'imprimeur de l'édition parue en 1598. En 1865, Michelant et Ramé n'avaient pas fait autrement. Biggar n'a pas fait mieux, en 1924.

Conclusion

L'expédition de Verrazano, en 1524, n'a fourni que des notions générales sur les côtes du continent américain, depuis Terre-Neuve jusqu'à la Floride. Il n'a pas reconnu le Canada et il a ignoré l'insularité de l'île de Terre-Neuve.

Les voyages de Cartier, exécutés sous le patronage de l'amiral de Chabot et aux frais de l'État, eurent pour objet une reconnaissance exacte de ces parages, fréquentés jusqu'alors — et depuis longtemps — par des marins bretons, normands, rochelais, basques, portugais. De 1545 à la fin du siècle, on ne verra que des expéditions isolées. On ne tirera aucun profit immédiat des découvertes de Cartier.

Pitoyablement commencé sous le règne de Henri IV, l'établissement de la France au Canada sera lent à se réaliser. Les compagnies de traite l'entraveront tant qu'elles pourront. En 1629, quand les frères Kirke s'emparent pour l'Angleterre de Québec, ce poste n'est pas encore grand'chose. Restitué à la France en 1632, il ne commencera à prospérer qu'avec l'arrivée des colons recrutés au Perche par Robert Giffard, en 1634. Cette même année est fondé le bourg des Trois-Rivières. En 1642, se sera le tour de Ville-Marie. Malgré « l'effort persévérant » de Champlain, malgré « l'effort téméraire » des Associés de Notre-Dame de Montréal, il faudra attendre 1663 pour voir

⁽²⁶⁾ Harrisse, p. 2.

une émigration nombreuse et forte se porter au secours de la Nouvelle-France. Sauf durant les années 1663-1672, alors que le grand Colbert rêva d'un « empire français en Amérique du Nord » et fit plus à lui seul en dix ans que tous les Français réunis en cent ans, jamais la mère-patrie ne prit à cœur de soutenir le Canada. C'est même un miracle qu'il ait survécu aux assauts répétés des Iroquois, puis des Anglais jusqu'à 1760. Et après que tout fut définitivement perdu et que le drapeau fleurdelisé « eut refermé ses ailes blanches et repassé les mers, » *æternum vale*, la France sembla oublier sa colonie de la Nouvelle-France — et ses quelque 65,000 habitants. Ce ne sera vraiment que longtemps après le douloureux traité de Paris de 1763 qu'elle connaîtra et appréciera ce qu'aurait valu pour elle la possession du Canada, aujourd'hui l'un des pays le plus riche au monde — avec ses cinq millions de Canadiens français.

Gérard Malchelosse